

Gordon **Ferris**

Les adieux de Brodie



CADRE NOIR
SEUIL

LES ADIEUX
DE BRODIE

DU MÊME AUTEUR

La Cabane des pendus

Presses de la Cité, 2012

et « Points », n° 4295

Les Justiciers de Glasgow

Seuil, 2016

et « Points », n° 4476

La Filière écossaise

Seuil, 2017

GORDON FERRIS

LES ADIEUX DE BRODIE

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE)
PAR HUBERT TÉZENAS

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marie-Caroline Aubert

Exergue : William Shakespeare, *Macbeth*, traduit de l'anglais par Yves Bonnefoy
© Mercure de France, 1983 pour la traduction française.

Titre original : *GALLOWGLASS*
Éditeur original : Corvus
© Gordon Ferris, 2014
ISBN original : 978-2-02122-274-6

ISBN 978-2-02-122268-5

© Éditions du Seuil, janvier 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour Sarah

Gallowglass (du gaélique *gallóglaiigh*) : mercenaire d'élite écossais.

« L'impitoyable McDonald (bien fait pour être un rebelle, car tout l'essaim des vices de la nature s'est abattu sur lui pour l'amener là) avait reçu des îles de l'ouest un renfort de Kernes et de Gallow-Glasses. »

William Shakespeare,
Macbeth, acte I, scène 2

Prologue

Il était mort. La nouvelle fut annoncée dans son propre journal, la *Glasgow Gazette*. À la place de son habituel article de faits divers, la rédaction publia un court éditorial pour évoquer la fin tragique du principal reporter criminel du quotidien et le défendre avec vigueur contre l'accusation de meurtre injustifiée dont il était victime. Une position courageuse au vu de l'indignation générale et de la lourdeur des indices à charge.

Ensuite, sa mort fut confirmée de manière plus que probante par les visages striés de larmes des femmes immobiles au bord de sa tombe ouverte. Elle fut gravée dans le marbre par les lettres inscrites sur la stèle, noire et luisante comme du pétrole sous la pluie :

DOUGLAS BRODIE

Né le 25 janvier 1912

Mort le 26 juin 1947

« Un homme est un homme quel qu'il soit¹ »

En raison des circonstances, quatre personnes seulement s'étaient déplacées : deux femmes en noir et deux hommes.

1. *A Man's a Man for a' That* : titre d'un chant égalitariste du poète Robert Burns (1759-1796). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

L'une des femmes, la plus grande, tenait à deux mains un parapluie incliné. Tout au plus quelques mèches de cheveux blonds sur une nuque pâle se devinaient-elles sous son chapeau et sa voilette. Elle abritait aussi sa voisine : une petite silhouette voilée, voûtée, qui serrait une bible et se tamponnait les joues à l'aide d'un mouchoir en dentelle. À côté d'elles, il y avait une cataracte humaine : un homme debout agrippé aux poignées d'un fauteuil roulant, coiffé d'un chapeau d'où la pluie se déversait en cascade sur la pèlerine en caoutchouc de l'occupant du fauteuil.

Quelques figurants étaient visibles en coulisse : un homme et un garçon accoudés au manche de leur pelle sur le seuil d'une cabane à outils, qui regardaient d'un œil morose le monticule de terre s'alourdir et devenir plus gluant à chaque minute ; et plus loin, sur la pelouse en pente, un personnage à faux-col de pasteur de l'Église d'Écosse qui repartait au trot vers ses foyers, rêvant d'un grog bien chaud après l'oraison décousue qu'il venait de prononcer face à la tombe. Il avait fallu une bonne dose de persuasion pour obtenir que Douglas Brodie soit enterré dans ce cimetière. Un débat pénible avait eu lieu avec la paroisse et la municipalité de Kilmarnock pour savoir si un lieu de sépulture chrétien pouvait accueillir un homme coupable de deux péchés mortels : le meurtre *et* le suicide. Mais rien n'était moins facile que de résister à la calme insistance d'Agnes Brodie.

Quand les deux femmes en eurent assez, elles rebrous-sèrent lentement chemin sur l'allée qui descendait jusqu'au portail métallique du haut mur en grès, en se soutenant l'une l'autre sur le gravier mouillé. L'homme au chapeau fit pivoter le fauteuil roulant et les suivit. Lui et son passager durent faire usage des freins et de leurs semelles pour maintenir le fauteuil en ligne droite et l'empêcher de dévaler la

forte pente. Derrière eux, les alignements de pierres tombales défilaient vers l'horizon barré par les vertes collines de l'Ayrshire.

Leur véhicule les attendait, exhalant un filet de fumée grise dans l'air humide. Ses essuie-glaces allaient et venaient avec une régularité de métronome. Ils avaient loué pour l'occasion un fourgon Bedford de couleur noire, dont l'arrière était vitré et équipé de deux banquettes en vis-à-vis. Il fallut un bon moment et de multiples manipulations pour que les quatre membres du cortège funèbre soient installés à bord et le fauteuil casé dans le coffre. Quand ce fut fait, le fourgon démarra sous une pluie battante. Ils fermèrent la vitre intérieure qui les séparait du chauffeur et furent enfin libres de parler.

« Ça va, Agnes ? demanda Samantha Campbell. Voilà, c'est fini. Il est temps de passer à la suite. »

Agnes Brodie renifla, s'essuya le nez et les yeux avec son mouchoir.

« Je n'aurais jamais pensé vivre ça un jour. Ce n'est pas normal qu'un fils parte avant sa mère. »

Sam lui tapota le dos de la main et tourna la tête vers le couple d'hommes assis face à elles.

« Vous êtes dégoulinants, tous les deux. J'espère que vous n'en avez pas trop fait, Wullie. Vous pourriez peut-être lui enlever cette pèlerine, Stewart ? Le sécher un peu ? »

Elle aida Stewart à passer la tête de Wullie dans l'encolure de la pèlerine, qui atterrit sur le plancher. Une odeur de caoutchouc mouillé envahit l'habitacle. Wullie était livide et prit deux inspirations saccadées pour se remettre de la manœuvre.

« C'est mieux. Merci, jeune dame.

– Je vous avais pourtant dit de ne pas venir. Vous sortez à peine de l'hôpital.

– Ça va très bien. »

Afin de prouver qu'il était en pleine forme, Wullie McAllister, ancien responsable des faits divers de la *Glasgow Gazette*, plongea une main à l'intérieur de sa veste, sortit son paquet de Craven A, alluma une cigarette et tira voluptueusement dessus. Stewart, son compagnon, entrouvrit la vitre de quelques centimètres.

« J'aurais dû apporter une demi-bouteille, dit Wullie sur un ton de regret. Vous avez prévu une veillée funèbre ? Histoire qu'on lève notre verre pour lui, même si on n'est que quatre ? »

Les regards de Sam et d'Agnes se croisèrent.

« Il vaudrait sans doute mieux qu'on vous ramène directement chez vous, non ? fit Sam. Pour que vous puissiez vous changer ? »

– La chaleur intérieure. C'est de ça que j'ai besoin. »

Sam sourit à Agnes en haussant un sourcil.

« Bien sûr, Wullie. Va pour un petit verre. Et j'ai de la soupe à réchauffer. »

Il y eut un silence, puis Agnes parla.

« C'est vrai qu'il n'y avait personne. »

– On ne peut pas en vouloir aux gens, Agnes. Nous avons demandé la plus stricte intimité dans la *Gazette* et le *Kilmarnock Standard*.

– Je sais, Samantha. Mais quand même. »

Wullie agita sa cigarette.

« Il n'aurait pas voulu qu'on en fasse tout un plat. Vous connaissez Brodie. »

– Tous ceux de la *Gazette* auraient souhaité être là, ajouta Stewart. C'est Wullie qui les en a dissuadés. En leur disant qu'il les représenterait. »

Sam acquiesça.

« Et moi, j'ai été approchée par la moitié de la synagogue de Garnethill. Vous savez ce que Douglas a fait pour eux¹. Je leur ai dit qu'il ne fallait pas venir. Que ça risquait d'être mal pris.

– Même pas son ancien régiment, insista Agnes. Ils auraient pu jouer un air de cornemuse. »

Wullie expulsa un jet de fumée.

« Madame Brodie, les enterrements sont des affaires trop sinistres pour qu'on doive en plus se faire écorcher les oreilles par *The Flowers of the Forest*². »

À nouveau, le silence les laissa tous à leurs pensées jusqu'à ce qu'ils aient fini de traverser les landes de Fenwick et gagné les rues trempées de Glasgow. Il fallut attendre la montée vers Park Terrace, la rue de Sam, pour que Wullie se décide à le rompre.

« Il va beaucoup me manquer, ça, c'est sûr. »

Il déplia un immense mouchoir blanc et souffla bruyamment dedans.

Sam pinça les lèvres et lui toucha la main.

« Wullie, j'ai un aveu à vous faire... »

– Taisez-vous donc, jeune dame, je sais que vous vous sentez coupable. »

Elle hésita. Le fourgon se rangeait déjà le long du trottoir.

« C'est vrai, dit-elle en hochant la tête. Ça ne serait jamais arrivé s'il avait pu me joindre ce soir-là.

– Vous n'avez rien à vous reprocher, Samantha, intervint Agnes. De toute façon, Douglas ne vous aurait pas écoutée. Il était aussi têtu que son père.

– J'aurais peut-être réussi à le convaincre. Les choses auraient pu tourner autrement... »

1. Voir *Les Justiciers de Glasgow*, du même auteur (Seuil, 2016, et coll. « Points »).

2. « Les fleurs de la forêt », chanson folklorique traditionnellement utilisée comme hymne funèbre en Écosse.

1

C'était comme si je venais de recevoir une transfusion sanguine. Ou peut-être était-ce juste la douceur du soleil de juin sur mon front après l'hiver le plus long et le plus froid jamais enregistré en Écosse. Me lever aux premières lueurs du jour, descendre par les allées sinueuses de Kelvingrove Park, dans un écrin de feuillages flambant neufs. Poursuivre ensuite jusqu'au Western Baths Club pour enchaîner les longueurs sous la formidable voûte emplie d'échos. Oui, quelque chose faisait chanter mon sang, comme si – et j'osais à peine l'espérer – j'émergeais enfin de ma colère sourde et de mon auto-apitoiement.

Les meilleures lames, dit-on, sont durcies par la chaleur et les coups de marteau. Au cours des huit années précédentes, j'avais été plusieurs fois exposé aux flammes de la forge, aplati et trempé. Dans le sang. Je me relevais enfin des poussières de la campagne d'Afrique, de l'humidité des Ardennes et du spectacle à fendre l'âme des camps de la mort. Quelques semaines plus tôt, au joyeux mois de mai, un trait avait été tiré sur ma chaotique histoire personnelle à l'annonce de l'exécution des responsables nazis de Ravensbrück. Un peu comme si le bourreau avait accompli un exorcisme chaque fois qu'il actionnait son levier.

À moins que cela ne soit le résultat de mes deux séances chez un psy. Sam m'avait persuadé à force de cajoleries de consulter le mari d'une de ses vieilles amies : le Dr Andrew Baird. Je n'avais eu droit ni au divan, ni au costume en tweed, ni à la pipe, ni au test de la tache d'encre, ni à une exploration en règle de ma petite enfance. Baird – un type d'à peu près mon âge, réfléchi et sympathique – s'était même donné la peine de venir à moi. Nous nous installions dans la bibliothèque de Sam, chacun avec un verre de whisky, et il me pressait en douceur de questions.

« Quand la guerre s'est terminée, vous commandiez une compagnie de Seaforth Highlanders ?

– J'avais été promu major par intérim. Il a fallu se battre de la Normandie jusqu'à Brême.

– Mais vous n'êtes pas rentré au pays avec les autres ? insista-t-il nonchalamment, tout en ôtant ses lunettes pour les essuyer avec sa cravate.

– Sam vous a bien renseigné. » Je souris. « Non, il se trouve que j'avais étudié les langues à Glasgow avant la guerre, l'allemand et le français. Les pontes s'en sont aperçus, et j'ai été chargé de séparer les boucs nazis des chèvres de la Wehrmacht pour les envoyer devant les tribunaux militaires.

– Éprouvant ?

– Ce n'étaient pas des gens agréables. Ils avaient commis des atrocités.

– Que vous avez vues ?

– Oui. À Bergen-Belsen.

– Quand vous a-t-on autorisé à rentrer ?

– En novembre 45.

– Et vous êtes revenu ici ? »

Je secouai la tête.

« Je n'en ai pas eu la force. Ça aurait été trop... normal, en un sens. J'avais besoin de temps. J'ai été démobilisé à Londres, donc je suis resté là-bas quelques mois.

– À faire quoi ?

– Essentiellement à boire. » Je soulevai mon verre et fis tourner son contenu doré. « J'ai fini par me ressaisir. J'ai trouvé un boulot de reporter.

– Et les cauchemars ? Ils ont commencé quand ?

– Oh, à la mi-45, je crois. Ça colle plutôt bien, non ?

– Oui. Très typique. Je vois beaucoup d'hommes comme vous, Douglas. On appelait ça l'obusite à l'époque de la Grande Guerre. De nos jours, on parle plutôt de réaction de stress ou d'épuisement au combat. Mais vous savez de quoi je parle, je suppose ?

– Je me portais très bien sur le front, Doc.

– C'est comme ça que ça fonctionne. On commence tout juste à mesurer la profondeur du traumatisme qu'un homme subit quand il est continuellement confronté soit à l'horreur, comme c'est le cas à la guerre, soit à des actes de violence récurrents. J'ai l'impression que vous en avez eu plus que votre dose. »

Nous nous étions revus une semaine plus tard, et je lui avais raconté de quelle façon, plus récemment, j'en étais venu à traquer des criminels de guerre qui utilisaient l'Écosse comme rampe de lancement vers l'Amérique du Sud.

« Et en janvier de cette année, vous avez atterri à Hambourg avec Samantha. Retour à l'uniforme ?

– Vous devez trouver ça ridicule.

– Je trouve surtout que c'est beaucoup demander à un homme. Et les cauchemars sont revenus.

– Ils n'avaient jamais vraiment cessé.

– En même temps que vous vous êtes remis à boire.

– Ça n'avait jamais vraiment cessé non plus, Andrew. Mais oui, je crois que j'y allais un peu plus fort sur la bouteille.

– Et c'est là que vous avez... ?

– Craqué ? Le mot ne me fait pas peur. J'ai vu ça chez certains de mes hommes. J'étais au bout du rouleau. Cela faisait des semaines que nous étions à Hambourg. Une ville de décombres. Une ville de glace. Moins trente. Je réinterrogeais les mêmes porcs sur les mêmes crimes. Une boucle sans fin. Et pour couronner le tout j'ai perdu un homme. Un bon soldat. Entre l'alcool et le...

– Traumatisme ?

– C'est de ça qu'il s'agit ? Mais oui, je me suis effondré pendant un temps. Cela dit, j'ai remonté la pente, Doc. Comme vous pouvez le voir. »

Je levai mon verre comme pour porter un toast.

Il me scruta par-dessus ses lunettes.

« Apparemment, Douglas. Apparemment. Tant mieux pour vous. Mais je dois vous avertir que même les hommes les plus endurcis ont du mal à s'en délivrer tout à fait. Ça pourrait prendre du temps.

– Des mois ?

– Des années. On a vu beaucoup de cas de ce genre après la dernière guerre. Certains ne s'en sont jamais remis. Il n'y a pas de honte à avoir. C'est un peu comme une blessure à la jambe qui laisse des séquelles.

– Très rassurant. Vous êtes en train de m'expliquer que je risque de craquer encore ?

– Disons que vous feriez mieux d'éviter les situations susceptibles de provoquer une rechute.

– Ça se défend. Fini la chasse aux criminels de guerre. Je ne demande qu'à mener une vie tranquille. »

J'eus à nouveau droit à son regard scrutateur.

DANS LA MÊME COLLECTION

Antoine Brea

Récit d'un avocat

William Gay

Petite Sœur la Mort

Clayton Lindemuth

En mémoire de Fred

Mimmo Gangemi

La Vérité du petit juge

Sam Millar

Au scalpel

Franz Bartelt

Hôtel du Grand Cerf

Thomas H. Cook

Danser dans la poussière

Jacky Schwartzmann

Demain c'est loin



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2018. N° 122268 (XXX)
Imprimé en France